

Métamorphose de l'ordinaire

Paola Viganò

Grand Prix de l'urbanisme 2013

sous la direction de
Ariella Masbounji

Sommaire

Préface	6
Un urbanisme résilient et optimiste <i>par Cécile DUFLOT,</i> ministre de l'Égalité des territoires et du Logement	
Débat du jury	8
Paola Viganò Grand Prix de l'urbanisme 2013	13
Paola Viganò, chercheuse et néanmoins urbaniste, <i>par Ariella MASBOUNGI</i>	13
Une autobiographie scientifique, <i>par Paola VIGANÒ</i>	18
I – Métamorphose de l'ordinaire	33
Situations, scénarios et visions	34
II – La ville, un projet radical	53
Villes extrêmes : visions et projet	54
Infrastructures et changement climatique	59
Un projet pour la ville diffuse	63
III – Urbanisme et rationalité écologique	79
Les territoires de l'urbanisme	80
L'eau comme dessin / dessin	84
Idiographie de l'agriculture	87
IV – La ville est une ressource renouvelable	105
Recycler les villes	106
Le jury du Grand Prix de l'urbanisme 2013	124

Débat du jury

Un Grand Prix de l'urbanisme au chevet de la « ville diffuse »

Chaque année, c'est la même rengaine en ouverture des débats du jury, la même question. Quel sens donner au Grand Prix de l'urbanisme pour qu'il colle à l'époque, qu'il soit dans l'air du temps ? Réunis en ce vendredi frileux de mai 2013 au faite de la tour Pascal à la Défense, sous la présidence de Jean-Marc Michel (directeur général de l'Aménagement, du Logement et de la Nature), qui rappelle le rôle souverain du jury, les membres du jury savent bien que, à travers leur choix, c'est leur pertinence qui est en jeu. Ce que souligne Bertrand-Pierre Galey (directeur en charge de l'architecture, ministère de la Culture et de la Communication) : « Quand on est dans un jury, on pense toujours au sens qu'aura le choix. On a tous envie qu'il soit bien interprété, qu'il soit perçu comme le bon choix au regard de l'urbanisme. »

Un lauréat qui fasse sens

Quel message envoyer qui fasse mouche ? Il est vrai que, face à la globalisation, face au bouleversement des équilibres mondiaux, la vieille Europe est mise à mal, dans ses modes de vie, modes de pensée, modes de consommer, modes de fabriquer de la qualité urbaine.

Jean-Marc Michel insiste sur la doctrine du Grand Prix, qui ne se contente pas de saluer un très bon professionnel mais qui tente de repérer ceux qui ont produit une œuvre, en pratique et en théorie, qui fasse avancer la discipline. Qu'est-ce qui, dans le contexte actuel, est susceptible de faire avancer la marche de la ville ? De faire bouger les lignes ?

La frugalité semble au goût du jour, comme l'indique Alain Garès (Europolia, Toulouse Métropole) : « Nous n'avons pas besoin d'une œuvre flamboyante, mais d'une démarche qui montre un chemin juste, une démarche économe et frugale. »

Si la donnée économique est importante aux yeux de François Grether (Grand Prix de l'urbanisme 2012), l'économie ne peut être que celle des moyens, pas celle de l'ambition : « Je suis d'accord sur l'économie de moyens, mais pas dans l'optique d'un repli, d'une frilosité, pas dans la perspective de moindre projet. Le manque de projet, d'envie d'avenir



serait une catastrophe.» François Grether a maintes fois insisté, notamment à l'occasion de son Grand Prix de l'urbanisme l'année précédente, sur le risque attaché à deux types de territoires délaissés par l'urbanisme en France : les zones d'habitat pavillonnaire et les petites villes. Concernant ces dernières, il pointe du doigt les effets néfastes de la culture ultracentraliste française, au contraire d'un pays de tradition fédéraliste comme l'Allemagne où les petites villes fonctionnent en réseau, ce qui évite l'émiettement. « En France, déplore-t-il, nous, urbanistes, ne pouvons travailler que dans les grandes villes. Les autres manquent de maîtrise d'ouvrage, de moyens et de matière grise pour s'inventer un avenir. »

S'occuper de ces territoires oubliés s'impose, d'après Antoine Loubière (*Urbanisme*), faute de quoi le risque de repli s'accroît : « Pour moi l'ennemi c'est le repli national, le repli identitaire. Il faut défendre l'idée européenne, la ville européenne. »

Dans le même flux de pensée, Maarten Kloos (Arcam, Amsterdam), qui regarde la France de l'extérieur, pense que « le Grand Prix doit parler de l'actualité. Il doit faire la liaison entre la complexité (économique, sociale, urbaine...) et une façon très facile de communiquer. Le message devrait être utile pour la France en primant une sorte d'espoir qui s'attellerait au fonctionnement des métropoles, à savoir

Place du Théâtre
(Theaterplein)
à Anvers,
Secchi-Viganò, 2008.

« Une "recherche patiente" à la fois conceptuelle et opérationnelle. Depuis le projet du Grand Paris, Paola Viganò continue à développer un parcours professionnel d'urbanisme en France avec Bernardo Secchi, mais aussi un travail de recherche sur la ville conduite dans une volonté de mise en réseau de la formation et de la recherche urbaine à l'échelle européenne et un travail d'écriture. »

Brigitte Bariol-Mathais, déléguée générale de la Fédération nationale des agences d'urbanisme, Paris.

la reconfiguration des infrastructures, l'accessibilité, le rapport à l'eau, le paysage urbain... »

L'urbanisme européen ! L'économie de moyens ! La complexité urbaine ! Le rouleau compresseur de la mondialisation ! Les territoires oubliés ! Quel urbaniste est capable dans ses travaux, théoriques et opérationnels, d'embrasser toutes ces dimensions ?

... qui renouvelle

La difficulté du choix provient, d'après Brigitte Bariol-Mathais (Fédération nationale des agences d'urbanisme-FNAU), de ce que « cette session 2013 est un peu un renouvellement. Les précédentes années, le jury a salué de grandes figures qui se sont imposées. Désormais de nouvelles figures apparaissent parmi lesquelles les femmes font une percée remarquable ». La question de *la femme* dans l'urbanisme est reprise au vol par Mario Gandelsonas (architecte urbaniste, New York) et *illico* balayée, tant il est clair que l'on ne choisit pas un candidat sous l'angle de la parité homme/femme, mais « parce qu'il est le meilleur ».

Ariella Masbounji, chargée du Grand Prix de l'urbanisme auprès de la DGALN, remarque à cet égard que les femmes ont du mal à émerger, car on ne leur confie jamais de grands projets, et que l'accès à la commande est réservé à ceux qui ont déjà fait leurs preuves. « Le Palmarès des jeunes urbanistes témoigne de la qualité des urbanistes femmes, et la parité y est plus qu'assurée par une sélection qui ne leur fait pas une place particulière. Le manque de visibilité de l'apport des femmes urbanistes est davantage lié au manque de commande qu'à l'insuffisance du vivier. Il semble que le machisme ne soit pas tout à fait surmonté. »

Au fil des discussions, plusieurs noms ont émergé : l'architecte urbaniste Frédéric Bonnet (Obras), pour la justesse, à la fois de pensée et d'expression, de ses réponses toujours pertinentes dans le contexte donné, toujours adaptées aux moyens, et l'importance de son apport intellectuel ; le paysagiste Alfred Peter pour son optimisme constructif et pour sa façon de tirer parti de l'intermodalité pour proposer une qualité urbaine et ce, avec peu de moyens ; l'ingénieur, architecte et philosophe Jean-Marie Duthilleul pour la vision de la gare, qu'il a imposée, comme élément structurant de l'urbanisme, ou encore l'architecte urbaniste François Leclercq, apprécié pour sa forme d'adhésion



à des situations urbaines compliquées au niveau des infrastructures, et sa maestria dans l'art de construire des projets apprivoisant les infrastructures.

... qui s'impose

Mais un autre nom revient dans les propos, discrètement, puis avec davantage d'insistance : celui de Paola Viganò.

Repérée parce qu'elle est une urbaniste dotée « d'une pensée théorique puissante qui œuvre à la construction d'un nouveau modèle avec une critique sans concession des problèmes de la ville » (Marion Talagrand, paysagiste).

Parce qu'elle fait preuve « de pluriformité, qu'elle est capable de faire un schéma d'urbanisme pour une ville entière, un plan pour un projet urbain et travailler à l'échelle de l'espace public. Cette maîtrise des échelles différentes est ce qui caractérise un bon professionnel » (Kristiaan Borret, Ville d'Anvers).

Parce qu'elle est « une vraie mécanique intellectuelle, passionnante ; qu'elle va jusqu'au bout de ses raisonnements, possède une vraie vision » (François de Mazières, député-maire de Versailles).

Parce qu'elle sait « appréhender la complexité, qu'elle s'interroge sur les moyens, sur le gaspillage d'espaces, sur l'artificialisation, sur le rôle de l'eau et qu'elle ouvre des pistes pour inventer la ville de demain » (Cyrille Veran, *Le Moniteur*).

* * *

Comme une évidence s'est donc imposée Paola Viganò, une urbaniste de dimension internationale, européenne, théoricienne, qui publie beaucoup et transmet sa pensée en enseignant. Mais son Grand Prix lui est surtout attribué pour son « travail fondamental », souligné par Laurent Théry (préfet hors cadre de Marseille-Provence), sur la ville diffuse, pour sa capacité de réconcilier zones de basse densité et projets globaux. Travail fondamental, car c'est là que vit la majeure partie de la population dont il est fait peu de cas en France, si ce n'est quand elle exprime des intentions de vote en forme de pied de nez aux élites de tous bords. Le Grand Prix de l'urbanisme, cette année, lui offre un horizon. ■

« Je crois que Paola Viganò serait un bon choix cette année, car c'est une conceptrice qui développe une pensée sur l'urbanisme ; elle a travaillé sur le Grand Paris et donc sur la question métropolitaine. Elle est une femme italienne, donc une vraie Européenne. Ce serait bien à un moment où il faut défendre la ville européenne et même la construction politique européenne. »

Antoine Loubière, journaliste, rédacteur en chef, *Urbanisme*, Paris.



Paola Viganò, chercheuse et néanmoins urbaniste

Paola Viganò prétend, comme Bernardo Secchi (Prix spécial Europe de l'urbanisme en 2004), avec qui elle est associée depuis vingt ans, que l'on peut échapper aux catégories — chose malaisée à admettre dans un pays cartésien où, néanmoins, ils parviennent à faire entendre leur voix, si particulière.

Elle démontre ainsi qu'il est possible d'être à la fois chercheur, enseignant, auteur d'ouvrages complexes sur l'analyse urbaine, concepteur urbain, auteur de plans-projets et de stratégies urbaines, soucieux de lier développement durable et urbanisme, sans être accusés d'intellectualisme par les uns ou d'amateurisme par les autres.

La ville diffuse, une réalité française aussi ?

La ville diffuse — ville entre les villes et non-périphérie urbaine — a fait l'objet d'analyses précises à l'échelle mondiale qui en ont révélé les réalités et les fondements. Le diagnostic est désormais connu : cette ville n'est pas le fait du hasard mais résulte des disponibilités foncières, des règles d'urbanisme qui gèrent ces territoires, de l'insuffisance de politiques publiques efficaces et de gouvernance à la bonne échelle ainsi que des modes de vie. Paola Viganò a prolongé cette recherche à l'échelle européenne, mettant en lumière qu'aucun pays n'échappe à cette logique, même si la spécificité de chaque territoire et culture n'engendre pas l'uniformité, le contexte restant roi ici comme ailleurs. Construire des projets pour offrir des aménités à ces territoires diffus, que rien ne pourrait rendre compacts, fut une entreprise inventive que Paola Viganò a menée en élaborant des scénarios, lesquels visualisent l'impact de chaque décision ou d'absence de décision. L'expérimentation a permis de montrer des voies d'avenir aux vastes emprises du Salento ou du Veneto.

La position défendue par Paola Viganò sur la ville diffuse pourrait se résumer ainsi :

1. Ces territoires sont à regarder avec « amitié » et non à condamner *a priori*. D'abord parce qu'ils sont prometteurs, en termes de qualités de vie et de paysage, peut être aussi en termes de production et d'économie d'énergie; ensuite parce qu'il est impossible d'agir sur des lieux que l'on réproouve.

2. Aimer la ville, toutes les villes, toutes les portions de ville, et les regarder comme uniques et porteuses d'avenir font partie intrinsèque du métier de l'urbaniste.

3. Proposer un destin à la ville diffuse en s'appuyant sur les exigences du développement durable est possible en considérant les risques comme des sujets à projets — ce que d'aucuns appellent la résilience. Ainsi l'économie de l'eau, l'inondabilité, les questions agricoles, énergétiques, la biodiversité sont autant de guides pour recomposer ces

territoires en s'appuyant sur leur identité propre. Recycler les zones déjà construites, préserver des sols pour gérer les risques, envelopper les zones industrielles de nouvelles peaux pour qu'elles soient durables et mixtes, rendre la ville « poreuse », ou encore exploiter ses vides et des potentiels de reconversion, faire en

La ville diffuse est à regarder avec « amitié » et non à condamner a priori. D'abord parce qu'elle est prometteuse, en termes de qualités de vie et de paysage, peut être aussi en termes de production et d'économie d'énergie; ensuite parce qu'il est impossible d'agir sur des lieux que l'on réproouve.

sorte qu'elle soit perméable en connectant les dessertes existantes, recomposer les vides, jouer sur le végétal, la nature et l'agriculture pour dessiner un projet de territoire est à la portée du projet urbain pour ces grands territoires.

4. Repenser la gouvernance et les outils pour conduire ces projets d'une autre nature s'impose et la force du projet (ou des scénarios qui révèlent l'impact des diverses décisions possibles et des non-décisions toujours dommageables) est de pouvoir aider à la cohésion et à la constitution de ces gouvernances.

Résilience et porosité

Mobilisés par le Grand Paris, Montpellier 2040, Lille 2030, le Val de Durance, ainsi que le Grand Moscou, Paola Viganò et Bernardo Secchi ont su définir des méthodes pour régénérer les outils d'analyse et de représentation tout en mettant l'accent sur la ville poreuse et les inégalités territoriales. Ils ont proposé une démarche durable prenant appui sur le fil de l'eau, les questions énergétiques, en lien avec le social et la recomposition urbaine. Toutes ces démarches alimentent à nouveau la recherche-action et nourrissent les concepts pour agir sur la ville

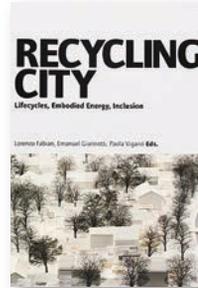
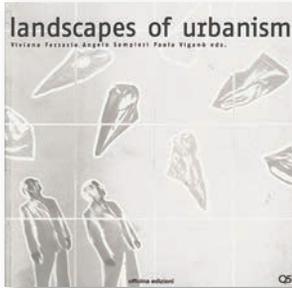
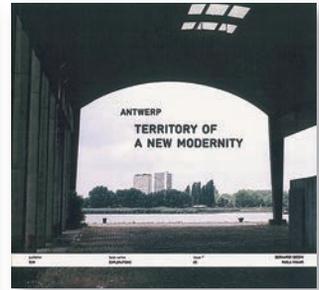


Paola Viganò
en 2009.

hétérogène, dispersée, inégalitaire qu'est la nouvelle ville européenne, afin de la doter d'aménités et de capacités d'un vivre-ensemble.

Ces enjeux sont essentiels dans une Europe qui doit lutter contre les inégalités croissantes et montrer ainsi que valorisation des sols ne rime pas forcément avec exclusion. Le chemin est long mais il se trace au quotidien et vérifie toujours davantage le rôle crucial des urbanistes pour la ville et la planète de demain. ■

Ariella Masboungi



PARCOURS

Paola Viganò, née en 1961 à Sondrio, est professeure d'urbanisme et *urban design* à l'université IUAV de Venise. Directrice de recherche et coordinatrice du doctorat d'urbanisme, elle a été pendant des années professeure invitée à KU Leuven, ainsi qu'à l'École d'architecture d'Århus (Danemark) et à l'EPFL. Elle est aujourd'hui professeure invitée au GSD de Harvard (USA). Elle est membre fondateur du Master européen en urbanisme EMU (IUAV Venice, KU Leuven, UPC Barcelona, TU Delft).

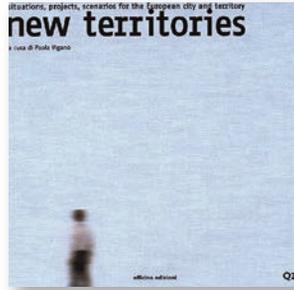
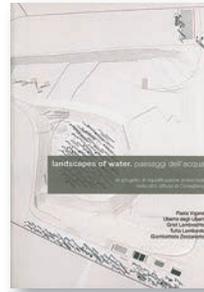
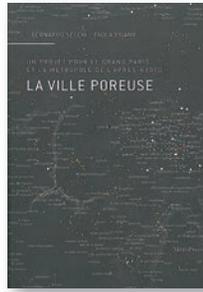
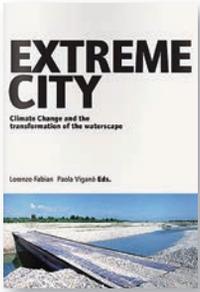
Sa recherche porte sur le développement d'une réflexion à propos des « nouveaux territoires du projet », ceux de la ville et du territoire contemporains, en partant d'une hypothèse, celle du projet comme producteur de connaissance.

Parmi ses nombreuses publications, citons : *Ordine sparso*, Milano, Franco Angeli, 1997 (essais par A. Corboz, édités et préfacés par P. Viganò); *La Città elementare* (Milan, Skira,

1999); *Territori della nuova modernità/Territories of a New Modernity* (Naples, Electa Napoli, 2001); *Antwerp, Territory of a New Modernity* (avec Bernardo Secchi, Amsterdam, SUN, 2009); *Extreme City : Climate Change and the Transformation of the Waterscape* (avec Lorenzo Fabian, Venise, IUAV Press, 2010); *Les Territoires de l'urbanisme, Le projet comme producteur de connaissance* (Genève, MétisPresses, 2012); *La Ville poreuse*, avec Bernardo Secchi (Genève, MétisPresses, 2011).

En 1990, elle a fondé avec Bernardo Secchi l'agence Studio Associato Bernardo Secchi e Paola Viganò, appelé Studio et dont la numération change chaque année (Studio 013 cette année).

Studio a toujours affronté des thèmes urbains complexes en Europe et dans le monde. Son travail se caractérise par le croisement des échelles et par une attention simultanée à la dimension conceptuelle des thèmes et à la dimension concrète des lieux.



Parmi ses projets principaux : le plan directeur de Courtrai et la réalisation du nouveau cimetière et de la Grand-Place; la réalisation du système des espaces publics dans le centre de Malines; le projet du parc Spoor Noord et de la place du Théâtre à Anvers; le projet de reconversion d'un ancien camp militaire en centre de vacances à Hoge Rielen à Kasterlee en Belgique; les plans régulateurs de Prato, Bergamo, Brescia, Pesaro et Anvers; le plan de la région du Salento; le projet urbain et les espaces publics de la Zac de La Courrouze à Rennes.

En 2009, le tandem Secchi-Viganò a participé à la consultation sur la métropole de l'après-Kyoto et sur le Grand Pari(s) de l'agglomération parisienne, travail qui s'est prolongé par un exercice sur le territoire d'Orly-Rungis (une étude de définition des connexions écologiques). Studio a de nouveau participé à la seconde édition du Grand Paris en 2012-2013 portant sur deux missions de recherche :

Systèmes métropolitains et Habiter le Grand Paris (mission pour laquelle l'équipe se concentre sur le territoire du nord du Grand Paris). Entre-temps, Studio participe, en 2010, à l'élaboration d'une vision territoriale métropolitaine pour Bruxelles 2040 avec deux autres équipes (KCAP et 51N4E), et, en 2012, à celle d'un *Concept Draft*, une esquisse de projet, pour la nouvelle expansion de la ville de Moscou lors d'une consultation internationale de 10 équipes.

Cet ensemble d'études et de visions métropolitaines à des horizons lointains se poursuit aujourd'hui par le projet urbain pour Montpellier 2040, pour lequel Studio développe une stratégie reposant sur l'idée de capital spatial et de recyclage, dans l'hypothèse que la ville peut devenir une ressource renouvelable. ■

Paola Viganò

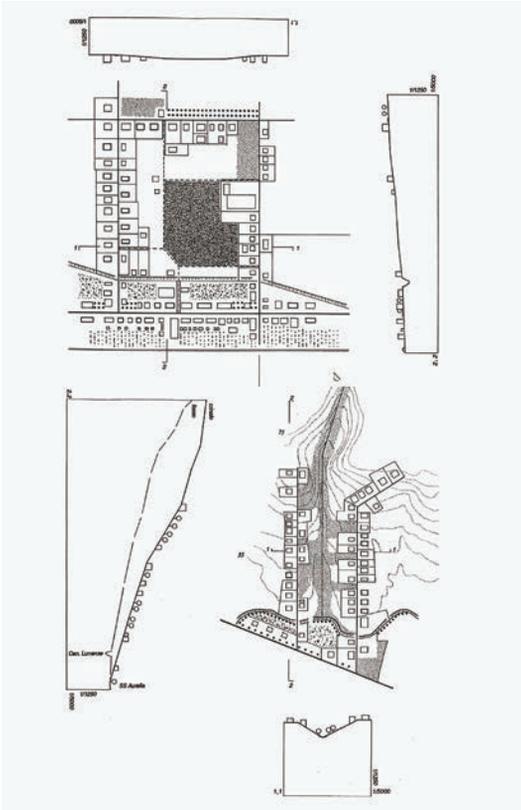
Une autobiographie scientifique

Quand j'étais enfant et que je vivais dans une vallée des Alpes, j'avais pour habitude d'explorer avec une amie le versant montueux en face de chez moi, où l'abandon marquait les champs autrefois cultivés en terrasse, les chemins et les maisons en pierre. Tout était resté là, comme si l'on s'était absenté pour une courte période, ou comme si une catastrophe avait été annoncée et avait entraîné une fuite rapide et généralisée. À l'intérieur, des objets, des meubles, des images parlaient des vies qui s'étaient consommées dans des conditions souvent très dures.

Nous, qui passions des après-midi entiers en exploration sans que personne s'en soucie, nous nous racontions des histoires à partir de ces traces et de ces lieux autrefois habités. La montagne était de plus en plus abandonnée, au profit de la plaine où la « ville diffuse » était en train de se former avec la nouvelle richesse qui touchait aussi cette vallée, dans l'Italie du boom économique.

Plus tard, à l'école d'architecture de Florence, j'ai eu la chance de suivre pendant quelques années les recherches de Gianfranco Caniggia, le meilleur élève de Saverio Muratori, un professeur important, entouré d'assistants, qui donnait des cours fascinants non seulement sur l'évolution typologique du tissu urbain de Florence, mais aussi sur la construction territoriale dans le temps long. Pendant les trois ans au cours desquels je l'ai suivi, j'ai eu le temps d'élaborer une position critique envers ses théories, mais aussi d'en apprécier la rigueur et j'ai compris que l'élaboration de théories faisait partie du métier de l'architecte. Tous les autres professeurs de projet m'ont immédiatement paru en être dépourvus.

Après mon diplôme et quelques expériences de *bottega*, c'est-à-dire en agences, j'ai renforcé cette conviction : le fait même de dessiner un détail de construction nécessite l'élaboration d'une théorie.



La Spezia et Val di Magra

Schéma des typologies : la «quadra» et son complément, le système en peigne de la colline. Plan de coordination territoriale de La Spezia et Val di Magra, 1993.

Expérimentations

Durant cette période, j'ai commencé à collaborer avec Bernardo Secchi que je lisais étudiante dans les pages de la revue *Casabella*. C'est par l'analyse de la plaine entre Florence et Prato, à la fin des années 1980, que nos discussions ont commencé. L'enseignement de Caniggia rendait pour moi cette échelle et les questions de structure territoriale très lisibles, et cela l'a surpris. Il travaillait alors à La Spezia (en Ligurie) où il avait constitué une équipe coordonnée par des architectes locaux plus expérimentés, mais distants de son école de pensée. Je me suis alors retrouvée à gérer une équipe de jeunes architectes enthousiastes sans même savoir alors ce qu'était un plan territorial. Celui de la province de La Spezia et du Val di Magra a été pour moi une occasion formidable pour le comprendre.

Après quelques années de travail à Prato, La Spezia, Ascoli Piceno (le plan pour le centre historique) et à Courtrai en Belgique (où Bernardo Secchi avait été invité à participer au concours pour le développement de la nouvelle zone d'activités de Courtrai (Hoog Kortrijk)

que nous avons gagné en 1989), j'ai décidé de candidater à une bourse pour mener un doctorat en composition architecturale. À cette époque, je pensais que le projet n'habitait pas les recherches des *planners* et j'avais probablement raison. J'étais également assistante de Bernardo Secchi dans son cours d'urbanisme à l'université IUAV de Venise et j'ai passé des années à prendre des notes : pendant des cours « officiels », à l'université, mais aussi pendant des cours « officieux », dans les innombrables réunions et présentations dans les villes pour lesquelles nous dessinions des projets.

Nous avons fondé Studio en 1990, la période d'élaboration des plans régulateurs en Italie. Nous avons ainsi travaillé à Bergamo, Brescia, Prato, Pesaro et dans d'autres villes plus petites, du nord au sud de l'Italie avec des équipes montées sur place en y associant les équipes municipales. Cette expérience a été une édition originale et personnelle du « Voyage en Italie¹ » : à travers ce pays riche et surprenant des années 1990, durant lesquelles les petites entreprises installées dans la ville diffuse avaient été capables de renverser la crise de la grande industrie des précédentes décennies en un nouvel espace social, économique et territorial; années durant lesquelles aussi le système politique italien dégradait de plus en plus la possibilité de faire de l'urbanisme. Au cours de ces expériences, j'ai pu comprendre

[1] On peut citer comme référence, parmi tant d'autres, le très fameux voyage en Italie de Goethe à la fin du XVIII^e siècle.

« FINALEMENT, JE N'EN SAIS PAS BEAUCOUP »

Bernardo Secchi,

architecte urbaniste (Studio), Prix spécial Europe, Grand Prix de l'urbanisme 2004.

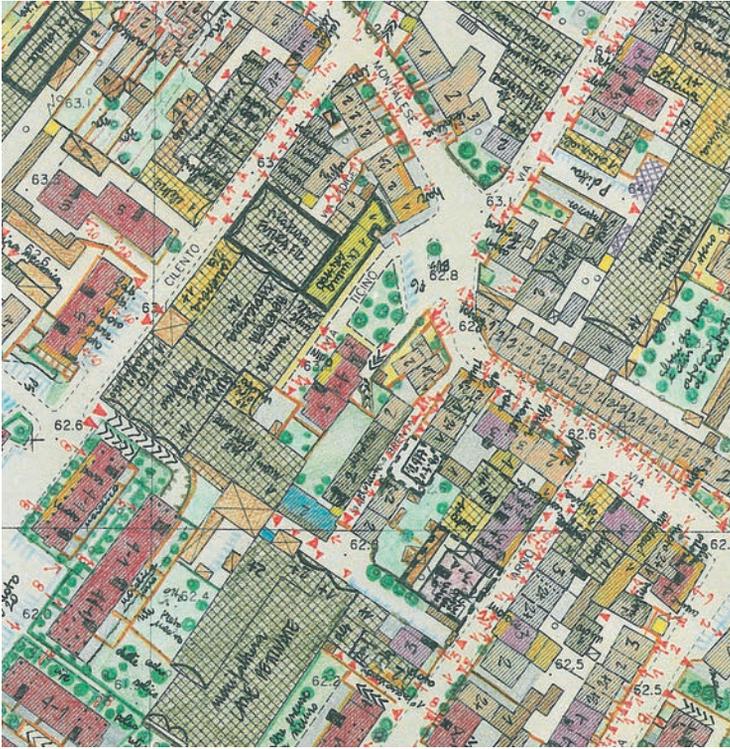
A priori, je devrais tout savoir sur Paola Viganò : après vingt-cinq ans de travail commun à l'université et à l'agence, après tant de débats, de cours et de conférences, de présentations et discussions de nos projets et de nos écrits, de réponses aux questions qui nous ont été posées, après tant d'heures passées en avion ou en train, on devrait connaître son associée. Mais ce n'est pas tout à fait comme cela. Depuis le début, quand je l'ai connue, fraîchement diplômée en architecture à la fin des années 1980, Paola n'a jamais cessé de me surprendre et de m'intriguer.

Comme tous les bons élèves, elle a toujours pris une distance critique, parfois même forte, par rapport à ses maîtres et professeurs. Dans mon cas, cette attitude l'a non seulement obligée à préciser ses idées et ses positions, à les placer dans un contexte d'ensemble de références toujours plus vaste et articulé, mais cela m'a moi-même aidé à revoir certaines de mes positions, jusqu'à un point où l'on ne savait plus qui était le maître et qui l'élève. Ce que je veux dire par là, c'est que j'ai beaucoup appris d'elle.

Évidemment, il y a un socle d'idées qui nous est commun, que nous partageons et qui est à la base de notre longue collaboration : l'idée que l'urbanisme nécessite un renouvellement radical, que chaque projet est une recherche qui

investit plusieurs domaines et qui n'est pas seulement l'application du savoir dont on dispose, que notre agence et nos projets sont notre laboratoire; que la théorie s'élabore à partir de l'expérience mais, en même temps, que sans une théorie solide on ne va nulle part; que l'urbanisme se dessine et s'écrit, l'urbanisme étant une « formation discursive »; que l'urbaniste doit posséder de bonnes chaussures et de bonnes oreilles pour arpenter son territoire d'étude en traversant les échelles, pour écouter et interagir avec ses habitants; que l'urbaniste est porteur d'une forte responsabilité politique dans le sens le plus vaste du terme et que, à cause de cela, il doit toujours dire la vérité, même si elle gêne le « pouvoir », sans renoncer à l'espérance, parfois à l'utopie.

En s'appuyant sur ce socle, et en me surprenant à chaque fois, Paola a toujours introduit dans tous nos travaux des approches et des thèmes nouveaux : elle en a décrit certains dans son autobiographie scientifique. L'approche « élémentariste », le goût pour le détail, le refus de jugements agrégés et génériques; une élaboration du projet environnemental qui l'a amenée à une longue réflexion sur la manière dont, dans la culture occidentale, on a pensé et construit les images du futur; la revendication du projet comme constructeur de connaissances et donc une réflexion épistémologique qui construit un statut de l'urbanisme différent de l'urbanisme traditionnel. ■



Prato

Extrait du relevé de la ville de Prato (Studio Prato Prg). Durant l'élaboration du plan directeur (1993-1996), la mixité fonctionnelle qui connotte la ville-usine de Prato a été explorée et de nouveau mise en avant à travers des parcours de transformation non univoques, alternatifs et décentrés, guidant une mutation à la fois marquante et délicate de la ville.

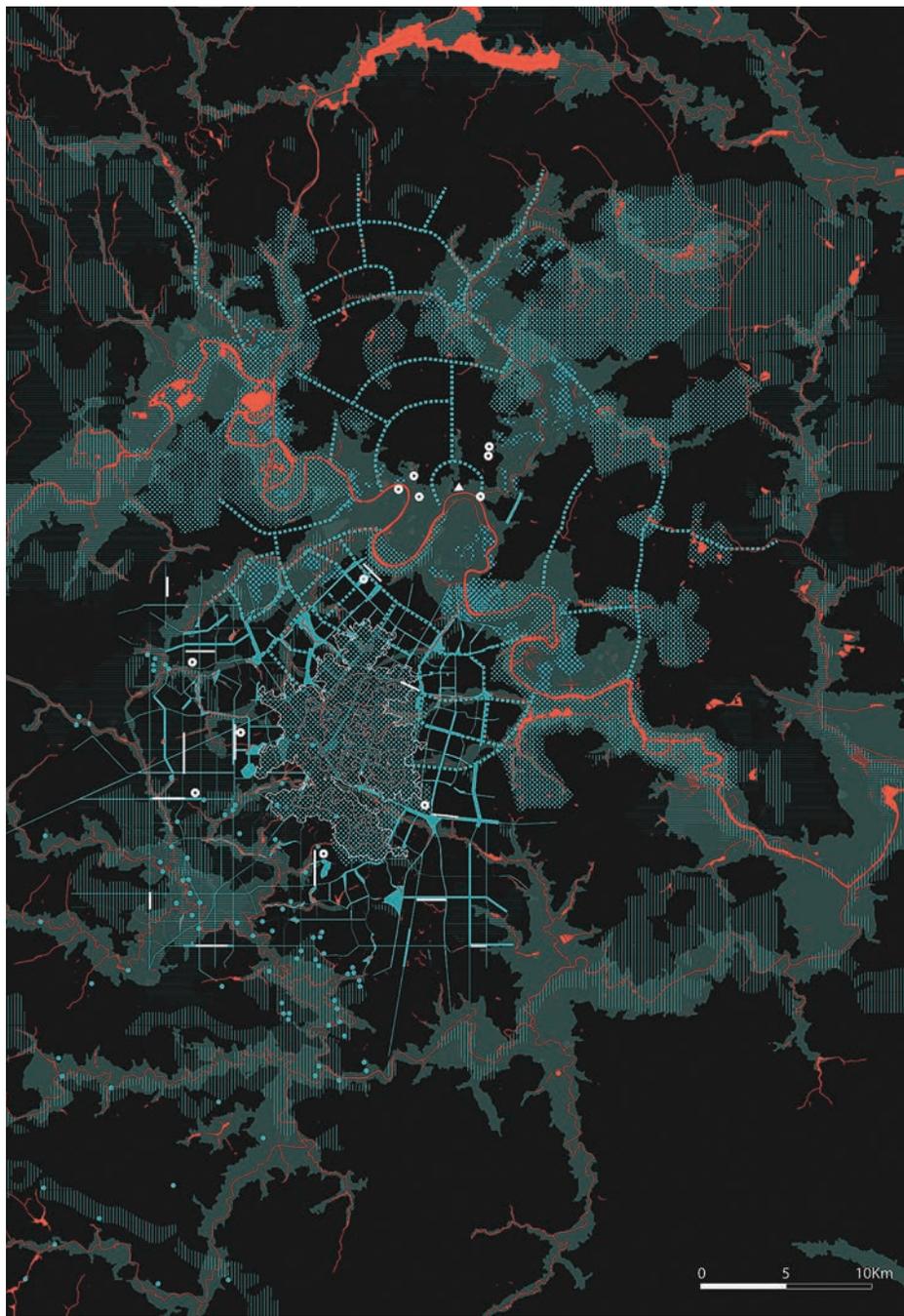
la construction du projet comme élaboration de procédures et non seulement comme composition d'éléments suivant des grammaires et des syntaxes. Le projet proposait des règles de construction de l'espace qui régissent une variété de configurations et de jeux d'acteurs.

Aujourd'hui, avec une distance toujours plus marquée vis-à-vis de cette période d'expérimentation de « nouvelles stratégies cognitives », je pense qu'une nouvelle expérience de « Voyage » est nécessaire pour comprendre comment, en l'espace de deux décennies, les choses ont tellement changé et pour lire à nouveau les potentialités de ces territoires.

Le « courage de l'hypothèse »

Ma recherche doctorale était intimement liée à ce que j'expérimentais tous les jours : la nécessité de décrire et de dessiner la ville contemporaine avec son espace fragmenté et peu lisible. Le projet s'occupait des nouvelles situations urbaines, des matériaux qui constituaient son espace, des relations entre les choses, des mots qu'on utilise pour les décrire, des pratiques qui les investissent. *La Città elementare*², livre publié à partir de ma thèse terminée en 1993, propose un retour à un point de vue élémentariste qui traverse cycliquement le projet de la ville et de l'archi-

[2] Paola Viganò, *La Città elementare*, Milan, Skira, 1999; partiellement traduit en anglais : « The Elementary City », in B. McGrath, *Urban Design Ecologies : AD Reader*, Wiley, Londres, 2013.



L'écologie comme support structurant : le squelette urbain et naturel.



Mailler la métropole : un nouveau projet de transport en commun pour la Moscou de l'après pic pétrolier.



Carte des réseaux d'eau naturels et artificiels (Water & Asphalt : le projet d'isotropie dans l'aire métropolitaine de Venise).

La ville, un projet radical

Dans leur vision pour Bruxelles 2040, Bernardo Secchi et Paola Viganò ont parlé de la nécessité d'un projet *radical*. Il s'agit d'affronter le changement en profondeur, d'échapper au *statu quo* et aux propositions qui peuvent, aujourd'hui, être incapables de s'intégrer aux évolutions en cours.

En effet, nombre de ces évolutions — questions énergétiques et réchauffement climatique en particulier — exigent des décisions fortes pour les changements en profondeur qui s'imposent. C'est la raison pour laquelle les urbanistes ont à élaborer des projets *radicaux* appelant des décisions politiques tout aussi radicales dans un contexte qui s'y prête peu.

Penser le risque extrême permet d'alerter les acteurs concernés et d'entrer dans le vif du sujet. C'est aussi proposer des projets qui abordent des thèmes multiples et recomposent les sols, les paysages, jusqu'à définir de nouvelles logiques de lien urbain et de structuration du territoire. Ils concernent particulièrement la ville diffuse qui peut se structurer en se fondant sur les exigences durables, préservation de territoires à risques, gestion de l'eau, biodiversité, etc. Ces projets s'adressent à la longue durée pour les mettre en œuvre et ces perspectives

à longue échéance guident le présent et l'immédiateté.

Toutefois les moyens d'affronter les risques interrogent nos incertitudes sur l'efficacité des mesures qui affrontent les questions durables. La situation du concepteur est alors paradoxale, car il a le devoir de construire des propositions, alors que le contexte est incertain. Devoir de projet et devoir de planification, car il faut penser les mécanismes urbains à toutes les échelles sur la longue durée. Mais la planification se veut autre que celle héritée des années de croissance, plus stratégique et holistique. Réduire la consommation n'est pas la seule réponse à apporter aux problèmes environnementaux en période de crise. La crise appelle des questionnements sur le type de croissance et sur les modèles de développement.

Pour comprendre les processus et dialoguer dans le but de guider les décisions et d'échanger avec le plus grand nombre, les modes de représentation des projets doivent eux aussi évoluer afin de mieux rendre compte des dynamiques temporelles et naturelles, des processus et de rendre perceptible les temporalités. Un autre chantier qui s'ouvre. ■

Ariella Masbounji,
d'après un entretien avec Paola Viganò

Villes extrêmes : visions et projet

Extrait de l'intervention de Paola Viganò à l'occasion de la conférence internationale Med Net. IT.11 (23 et 24 novembre 2011, Gênes, Italie), traduit de l'anglais par ADT International.

En Europe, le réchauffement climatique définit une nouvelle géographie de situations extrêmes, lesquelles imposent une observation approfondie sur les solutions techniques à appliquer et sur le système de valeurs à partir duquel faire des choix et élaborer des visions. Ces situations invitent également à une réflexion spécifique sur les caractéristiques du projet d'urbanisme et sur son rôle.

La région métropolitaine de Venise : une ville extrême

Si, sur une carte, on représentait une ligne de 5 mètres d'épaisseur sur les bords des territoires urbanisés à proximité de l'eau — bord de mer, lagune, cours d'eau et réseau hydraulique — soumis à de grands risques de montée du niveau des eaux, on constaterait que les côtes européennes comportent des « territoires extrêmes », des basses terres généralement asséchées dans le passé à des fins d'habitation et de culture. La région métropolitaine de Venise est l'un de ces territoires. Pour un historien des dynamiques environnementales comme Piero Bevilacqua, Venise est une « métaphore planétaire¹ ».

Cette ville constitue un cas extrême de contrôle des processus naturels, en commençant par une gestion de l'eau sophistiquée qui couvre l'ensemble du territoire, et pas seulement la lagune. En réfléchissant aux conséquences du réchauffement climatique, on est d'abord amené à se pencher sur la spécificité du contexte, les relations territoriales infinies relatives à la montée probable du niveau des eaux, à l'augmentation des périodes de sécheresse, à l'intensification des précipitations ainsi qu'à une probabilité accrue de phénomènes météorologiques extrêmes.

[1] Piero Bevilacqua, *Venezia e le acque, Una metafora planetaria*, Rome, Donzelli, 1998.



Le projet en coupe et séquences

La description du territoire se construit en suivant une ligne, une coupe qui traverse la plaine, s'étendant des montagnes à la mer, du nord-ouest au sud-est. Les séquences d'espaces aux caractéristiques différentes sont bien plus que de simples « parties » ; il s'agit d'interdépendances que le réchauffement climatique rend plus visibles encore.

Les principaux éléments d'une stratégie d'atténuation et d'adaptation sont déclinés à travers les espaces qui s'étendent des montagnes à la lagune : permettre aux terres basses d'être immergées, en utilisant certaines berges existantes comme support de nouvelles interventions ; étendre l'espace des fleuves ; utiliser ensuite les carrières d'argile dans la plaine humide et celles de gravier dans la plaine sèche pour le stockage de l'eau, sa purification et son infiltration dans le sol ; et réutiliser le réseau de canaux pour raccorder le nouveau système au réseau principal. Entre plaine humide et plaine sèche, la ligne des sources doit être protégée de la pollution. Une reforestation pourrait contribuer à purifier l'eau qui s'infiltre, réaménager le paysage rural et ses qualités écologiques. Si chacune de ces stratégies peut être conçue et mise en œuvre indépendamment, l'approche en section permet de relier les espaces et les territoires. Une vision commune qui peut inclure les bordures des Alpes, associant le conflit entre la production d'énergie hydro-électrique et le besoin d'eau pendant la saison sèche dans les cours d'eau et pour l'agriculture.

Existe-t-il un projet pour affronter le changement climatique ?

Anthony Giddens constate qu'aucune politique en vue du réchauffement climatique² n'existe : nous oscillons entre des politiques d'atténuation et de compensation qui montrent leurs limites. Quel est alors le rôle du projet d'urbanisme face au réchauffement climatique ?

L'approche de projet est confrontée aux incertitudes de la science, à la rigidité des habitudes et à la résistance au changement des modes de vie. Non seulement il n'existe que très peu de réflexion à ce jour sur la capacité des territoires à faire face au réchauffement climatique, mais nous n'avons pas non plus pris clairement conscience des difficultés d'adaptation de nos outils, qu'ils soient conceptuels ou opérationnels, à un projet capable d'intérioriser ses conséquences et d'en assumer la responsabilité.

1. Penser à long terme

Les scénarios du Giec (Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat), qui s'interroge sur les horizons 2050 ou 2100, montrent clairement l'horizon temporel dans lequel il nous faut plonger. Quand l'échéance est si lointaine, non seulement les prévisions perdent tout sens et les écarts entre différents scénarios deviennent plus importants, mais l'idée même de projet semble fragile et mal fondée. Pourtant, le

[2] Anthony Giddens, *The Politics of Climate Change*, Cambridge, Polity Press, 2009.

Les territoires de l'urbanisme

Extrait de Paola Viganò, « I territori dell'urbanistica/The Territories of Urbanism », *Lotus International*, n° 150, 2012 ; traduit de l'italien par ADT International.

À partir des années 1980, les thèmes de l'espace ouvert et du paysage font irruption dans le débat sur la ville contemporaine. Je voudrais rappeler ce moment, relire certains des passages qui le représentent et étendre la réflexion jusqu'à aujourd'hui. Certains écrits et projets accompagnent ce parcours.

La découverte du vide

La « découverte du vide » me semble connoter le premier moment d'attention portée aux thèmes qu'aujourd'hui nous avons tendance à inscrire sous le *landscape urbanism*. L'article de Bernardo Secchi de 1986, « Progetto di suolo¹ », a eu des répercussions considérables en Italie et au-delà, en proposant une révision critique de la manière de concevoir la ville et en indiquant le vide comme son matériau principal : seul le « projet de sol » peut impliquer l'espace urbain dans son intégralité. Le projet du vide est ce qui est entre les choses, ce qui généralement n'émerge pas. Cet article fait allusion aux approches communes de Bernardo Secchi et Vittorio Gregotti, présentées dans la revue *Casabella*, sur la modification de la ville à partir de l'existant. La découverte du « vide » renvoie également à l'hypothèse d'une « ville inverse », que j'ai exposée plus tard dans mon livre *La Città elementare*². À partir du vide, une nouvelle spatialité émerge, se distinguant toujours plus clairement de la ville traditionnelle. Elle est faite de discontinuités, de prévalence du vide sur le plein, de nouvelles séquences, d'espaces qui correspondent à de nouveaux modes d'usage. Le projet de sol se place entre l'espace public et privé, entre la sphère individuelle et collective. C'est donc un espace de conflit, mais c'est également le lieu et l'occasion de la médiation entre acteurs, où l'on décide du comment « vivre ensemble ».

Durant ces mêmes années 1980, l'architecte urbaniste néerlandais Rem Koolhaas exposait ses théories du vide dans le projet de Melun Sénart (1987) — plus tard *Zwischenstadt*, le texte de l'architecte urbaniste

[1] Bernardo Secchi, « Progetto di suolo », *Casabella*, n° 521, 1986.

[2] Paola Viganò, *La Città elementare*, Milan, Skira, 1999.



Thomas Sieverts sur la nouvelle forme, fragmentée, de la ville allemande et sur le rôle nouveau de l'espace ouvert (notamment à partir du cas d'étude de la Ruhr), était publié (1997)³.

Mettre au cœur de la démarche l'espace vide et le projet de sol en leur donnant un rôle nouveau a d'importantes conséquences sur le projet de la ville. J'ai évoqué une attention aiguë portée à l'épaisseur du sol, à cette condition extrême en architecture dans laquelle l'axe des hauteurs tend vers zéro⁴. Notre projet, réalisé durant ces années, que nous considérons comme le manifeste de cette nouvelle attention est le cimetière de Courtrai.

Le projet s'est construit à partir d'un *close reading* de la vallée s'articulant en trois manières de décrire la descente le long d'une pente (en suivant la pente naturelle; à travers une série de larges plateaux; avec une entaille et une rugosité qui les suivent à des hauteurs différentes). Nous avons choisi de ne pas occuper la totalité du site proposé, mais plutôt de dessiner un parcours, une ligne complexe. Le projet propose l'absence comme choix, donnant lieu à une mise en scène du paysage existant, ondulé qui s'ouvre depuis le point de vue le plus haut, le long de la route d'accès au cimetière. Ce vide, révélé et défini par le projet, est une partie constitutive, non accessoire ou résiduelle. Le projet a ainsi concentré le regard sur une grande fenêtre qui révélait le doux paysage flamand.

Dans ce choix de laisser vide de signes ultérieurs une partie de la zone initialement dédiée au nouveau cimetière, d'utiliser des incisions, entailles, rides, ondulations, plissements, rugosités, plis du sol et des reliefs, plans inclinés, fissures, fentes transversales, lignes..., l'architecture qui tend vers zéro propose une autre spatialité du territoire contemporain et une idée plus large de l'espace public dans les nouveaux contextes de la ville diffuse.

Urbanisme et rationalité écologique

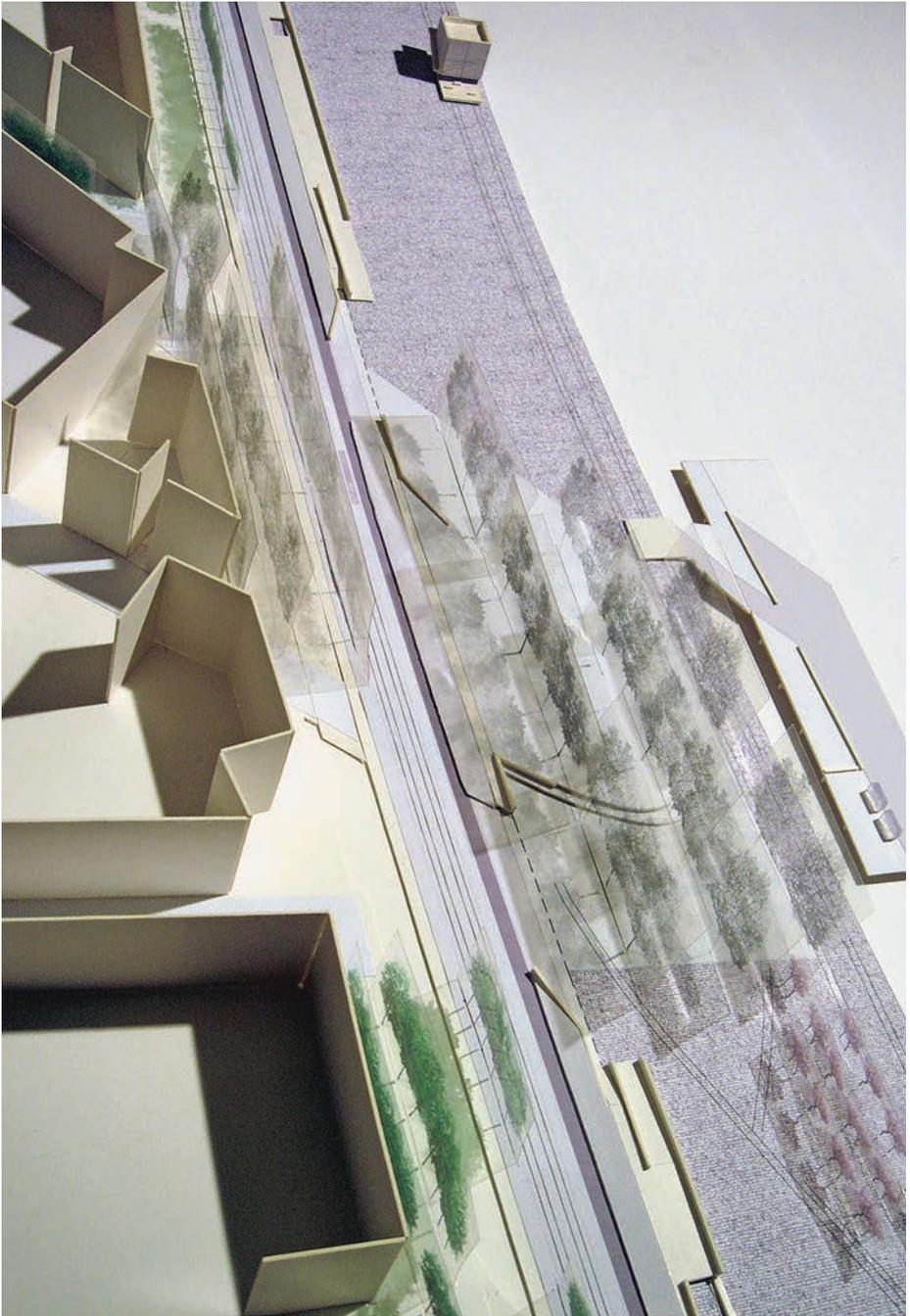
Après les années 1990, l'omniprésence de la référence à l'environnement et l'urgence d'une nouvelle conceptualisation du projet d'urbanisme pour une ville en transformation ont conduit à réfléchir de manière approfondie aux contributions plus récentes des sciences environnementales et leurs définitions de diverses catégories interprétatives et conceptuelles. L'histoire de la pensée écologique montre que l'idée d'intégration de l'homme aux écosystèmes est une acquisition récente⁵. C'est en effet depuis les années 1960 que la société occidentale est capable de se penser en tant qu'écosystème.

Ces vingt dernières années, le projet urbanistique a exploré de manière toujours plus approfondie les relations entre pratique de l'aménagement urbain et territorial et « rationalité écologique ». Cette attention et cette ouverture à des disciplines, des thèmes et des regards différents ont enrichi l'urbanisme, et aujourd'hui, je crois, au terme

[3] Thomas Sieverts, *Zwischenstadt*, 1997; traduction française par Jean-Marc Deluze et Joël Vincent, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Marseille, Parenthèses, 2004.

[4] Paola Viganò, *op. cit.*

[5] Si l'on exclut les analogies entre milieu urbain et naturel formulées par l'École de Chicago ou les contributions de la *Deep Ecology* d'auteurs comme Aldo Leopold.



Page de gauche et ci-dessus : maquettes de l'espace public des quais au 1:500.



Atelier participatif
« portes ouvertes »
pour le projet urbain
Montpellier 2040, 2013.

La ville est une ressource renouvelable

Recycler la ville, tel est l'enjeu. Si l'on pensait la ville au prisme de ses cycles de vie, la question durable serait fortement intégrée comme elle l'a été avant la lettre par l'École de Chicago par exemple. Il s'agit, pour Paola Viganò, d'envisager la ville comme une ressource, même si un grand nombre des composants de cette ressource ont été fabriqués par l'homme. Il s'agit aussi de considérer que le processus d'accumulation typique des territoires urbanisés peut être renouvelable sous certaines conditions. Le projet urbain s'interroge alors sur des stratégies fondées sur la ressource et son renouvellement.

La ville contemporaine évolue à grande allure, sans forcément que l'on en décèle toutes les facettes. Certaines évolutions sont inquiétantes, invisibles, rampantes. Des nouveaux « voyages » sont nécessaires, pour mieux saisir ses évolutions et les nouveaux cycles de vie qui pourraient s'ouvrir. L'arpentage et les échanges avec les acteurs et les habitants, quoique forcément incomplets et aléatoires, nourrissent le projet.

Aujourd'hui la crise, qui est durable, suscite des initiatives issues de groupes non institutionnels. Ces initiatives multiples et souvent désordonnées

réinterrogent le rôle et le métier de l'urbaniste qui agit le plus souvent pour et par la commande publique. Et la commande publique est initiée par le politique dont le rôle est aujourd'hui sous-dimensionné quant aux questions actuelles. On peut alors se demander : Quel est le projet ? Pour qui ? Qui commande ? Qui fait quoi ?

Dans le contexte de crise économique et environnementale, mais aussi de crise de la connaissance (car nous sommes mal outillés pour agir face aux nombreuses questions posées notamment par le réchauffement climatique et la crise économique), faire acte de projet est essentiel. Le projet est l'instrument des urbanistes et leur manière de contribuer aux réponses à apporter pour la ville.

Ces évolutions ont des conséquences sur la manière de regarder le contexte, sur le rôle des contributions citoyennes, sur les modes d'échange avec les citoyens, sur l'exigence de les sensibiliser aux questions cruciales qui les concernent au premier chef. Pour ce faire, une redistribution des rôles et une redéfinition des méthodes est à l'ordre du jour. ■

Ariella Masbounji,
d'après un entretien avec Paola Viganò

Recycler les villes

Éléments pour une théorie de la ville comme ressource renouvelable

Extrait de Paola Viganò, « Recycling Cities », in Pippo Ciorra et Sara Marini (eds.), *Re-cycle — Strategie per l'architettura, la città et il pianeta*, Milan, Mondadori-Electa, 2011, traduit de l'italien par ADT International et de Paola Viganò, « Elements for a theory of the city as renewable resource : life cycles, embodied energy, inclusion, A design and research program », in Lorenzo Fabian, Emanuel Giannotti et Paola Viganò (eds.), *Recycling City, Lifecycles, embodied energy, inclusion*, Pordenone, Giavedoni Editore, 2013, traduit de l'anglais par Marine Durand.

Se recycle ce qui est soumis à un cycle de vie. Parties de ville, objets, matériaux : parler de la ville comme d'une chose qui peut être recyclée oblige à en considérer les rythmes, les cycles de vie, les métamorphoses.

C'est dans ce sens qu'est interprété le titre du célèbre livre de la philosophe Jane Jacobs, *The Death and Life of the Great American City*¹, et non comme dans la traduction italienne qui le renverse en : *Vita e morte delle grandi città* (Vie et mort des grandes villes). La ville ne suit pas un parcours biologique non modifiable, mais elle a la capacité de se régénérer de l'intérieur, de dépasser un cycle de vie et de déclin en se réinterprétant elle-même.

C'est surtout le thème de la diversité, fonctionnelle, sociale, économique, qui se trouve au centre des recherches sur le déclin urbain. Si on analyse les forces capables de dégrader ou au contraire de régénérer, on voit émerger des processus d'autodestruction de la diversité fonctionnelle (le trop grand succès de certaines activités, les zones monofonctionnelles, etc.). En revanche, le déclin est enrayé quand le quartier trouve le moyen d'inverser la tendance (*unslumming*).

Réfléchir aux conditions qui produisent la diversité est ce qui se rapproche le plus de la compréhension d'un système urbain résilient, créé à partir du mélange des usages et des populations.

Le changement que je propose n'insiste pas seulement sur la valeur et l'importance des villes comme des lieux de la liberté, de la démocratie et de la fertilité², mais suggère également que le processus d'accumulation typique des territoires urbanisés peut être « renouvelable » sous

[1] Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines* [1961], traduit de l'américain par Claire Parin, Marseille, Parenthèses, 2012.

[2] « Il y a démocratie dans la dispersion, mais il y a aussi démocratie dans la foule épaisse, avec son élan vital et sa demande insistante pour une participation juste aux gains de notre civilisation. Il y a fertilité et création dans la terre riche des vastes campagnes, mais il y a aussi fertilité et créativité dans certaines formes de l'industrie, de l'art, de personnalité, émergeant même de la rue et atteignant le ciel. » *Our Cities, the Urbanism Committee's report to the National Resources Committee* (1937).



certaines conditions. Cette approche mérite une étude et des outils de conception spécifiques : une « théorie », où celle-ci est utilisée au sens d'échafaudage, comme le fait l'écrivain du Nouveau Roman français, Alain Robbe-Grillet — un échafaudage qui est démonté lorsqu'il n'est plus utile³.

La théorie proposée tourne autour de trois mots-clés : cycles de vie, énergie grise, inclusion.

Cycle de vie

Recycler ne veut donc pas simplement dire réutiliser mais, en reprenant l'analogie avec le monde organique, proposer un nouveau cycle de vie. Les expressions liées au recyclage sont ici utilisées sans pour autant devoir en assumer tous les revers organiques : la métaphore est lexicalisée, une catachrèse qui produit des « glissements sémantiques », depuis laquelle il est intéressant de faire émerger de nouveau la relation initiale avec le concept de cycle de vie.

La notion de cycle de vie a une longue histoire dans les sciences sociales et économiques. Elle exprime l'idée de mouvement, de séquences, d'alternances et de rythmes, de flux, de dynamiques et de processus. C'est surtout dans la longue tradition américaine d'études sur l'écologie de la ville qu'est développée la force de l'analogie entre écosystèmes et environnement urbain. Depuis l'École de Chicago de Burgess et Park, sociologues, géographes, urbanistes et experts de l'immobilier utilisent des concepts émanant des recherches de botanistes et écologistes pour lire la ville et pour construire ensuite des modèles d'interprétation et de réglementation. Les vastes programmes de renouvellement urbain aux États-Unis resteront rattachés à ces analogies entre écosystèmes et environnement urbain, s'appuyant sur le concept de cycle de vie et d'environnement urbain comme communauté écologique. Les prévisions de montée et de déclin de quartiers et villes en seront légitimées, influençant lourdement leur tissu social et spatial.

L'espace urbain propose à nouveau aujourd'hui — époque de forte transformation et de crise — une réflexion sur le cycle de vie et de ville comme ressource. Si nous acceptons l'hypothèse que la ville est une ressource qui peut être recyclée par parties et épisodes ou dans son ensemble, au terme de différents cycles de vie, alors les villes en se faisant et se défaisant sont des « ressources renouvelables ». Les crises, les interruptions, et même les catastrophes peuvent être insérées dans une ligne du temps, faisant partie d'une séquence dans laquelle les différents cycles peuvent se superposer et interagir avec d'autres. Ce n'est pas le « tout recommencer » ou l'idée de l'histoire cyclique sur laquelle j'insiste ici, mais plutôt sur la possibilité d'observer des cycles urbains et territoriaux déjà conclus ou en phase de l'être (typiques des crises urbaines et des points de rupture) comme étant ouverts à d'autres agents capables de reconfigurer de nouveaux cycles.

[3] Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.